Nicolas Rouillé

Laâyoune, en attendant

/ ANACHARSIS

COLLECTION FICTIONS

NICOLAS ROUILLÉ

LAÂYOUNE, EN ATTENDANT

Extraits

ANACHARSIS

Illustration de couverture : Pieds nus, camp de réfugiés dans le désert du Sahara © Alamy

ISBN : 979-10-279-0506-5

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi Livre

© Anacharsis Éditions 2026
43, rue de Bayard
31000 Toulouse
www.editions-anacharsis.com

Assis en bas de la poignée de marches ensablées qui mènent à la place de Maatallah, nous attendons Sidi. Les autres sont déjà partis, les uns vers le lycée Tanmiya, le nôtre, les autres vers le lycée Hassan II. Ce soir, nous serons en vacances pour deux mois. Nous n'aurons plus à nous lever le matin, nous n'aurons plus à suivre des cours qui ne nous intéressent pas et à subir l'hostilité de certains professeurs marocains simplement venus à Laâyoune pour augmenter leur salaire. Je devrais me réjouir, mais je n'y parviens pas. Chaque période qui se termine me laisse un vague sentiment d'angoisse. Pourtant, pas de grand changement à attendre l'année prochaine. Ce sera notre dernière au lycée Tanmiya, *Inshallah*. Les mêmes bâtiments, les mêmes salles de cours, les mêmes profs, les mêmes amis, les mêmes ennemis, plus ou moins. Et après ? Mieux vaut ne pas regarder trop loin. L'avenir est sombre pour nous autres Sahraouis.

Otman ne dit rien. De la main, il déblaye machinalement le sable à côté de lui.

– C'est à quelle heure, le match ? je demande, pour ne pas rester dans le silence.

Je le sais comme nous le savons tous : le Maroc et le Bénin ouvrent la phase finale de la CAN à 17 heures. C'est l'événement du jour. Pour l'Algérie, il faudra patienter deux jours. Et deux semaines de plus pour connaître le vainqueur de la Coupe d'Afrique des nations 2019. En attendant, nous allons encore être en retard à cause de Sidi.

L'impasse sur laquelle donne sa maison ressemble à n'importe quelle rue de Maatallah, notre quartier. Des maisons à deux étages collées les unes aux autres avec des grilles aux fenêtres, des trottoirs défoncés où traînent des tas de gravats ou d'ordures, des façades ocre décrépites où les graffitis indépendantistes ne durent jamais bien longtemps. À Maatallah, nous avons de la chance, dit-on pour plaisanter : on nous repeint gratuitement les murs toutes les semaines ! Pour le reste, en revanche, mieux vaut ne rien attendre des autorités. La rue où habite Otman est condamnée d'un côté par une palissade de chantier, depuis si longtemps qu'elle fait partie des murs. Un matin, des ouvriers sont venus avec une pelle mécanique. Une semaine plus tard, ils avaient disparu, laissant un gros tas de sable et une tranchée béante, comme une grimace

en travers de la chaussée. Mais finalement, la négligence des autorités et leur mépris pour notre quartier travaillent en notre faveur. Le laisser-aller, la saleté, le délabrement sont un frein à la colonisation.

Otman finit par se lever, je fais de même. Tant pis pour Sidi ! Par réflexe, je jette un œil à l'estafette bleue des Forces Auxiliaires marocaines. Elle est toujours là, stationnée de l'autre côté de la place, le pare-brise et les vitres protégées par des grilles. Avant, nous nous mettions sur la murette qui entoure la place pour attendre notre ami, maintenant nous préférons nous asseoir plus bas, hors d'atteinte du regard policier.

– Daha ! crie Sidi depuis la fenêtre de sa cuisine.

Je distingue sa tête entre les barreaux.

– Attends-moi, j'arrive !

Je lui fais signe de se dépêcher et retrouve Otman au coin de la rue. Sidi nous rejoint au moment où nous tournons à droite, avenue Maghrib el Aarabi. Il a les yeux gonflés et la voix empâtée de sommeil.

Nous arrivons au lycée à la deuxième sonnerie. La cour s'est vidée, les autres doivent déjà être en classe. Un groupe de quatre Marocains arborant le maillot de l'équipe nationale se dirige vers le bâtiment principal en traînant

des pieds. Sidi, que ce quart d'heure de marche rapide a revigoré, ne peut s'empêcher de clamer en passant : « *One two three, viva l'Algérie !* » C'est le spécialiste des petites provocations gratuites, de celles qui dégénèrent souvent en bagarre. Ce ne sera pas le cas aujourd'hui, le surveillant nous a à l'œil. Nous rejoignons nos classes respectives en silence.

Otman, Sidi et moi, nous nous connaissons depuis que nous sommes petits. À partir du moment où la famille de Sidi a emménagé à Maatallah, nous ne nous sommes plus quittés. Nous avions huit, sept et six ans. Nous sommes allés à la même école, puis l'un après l'autre nous sommes passés au collège Ben Abdallah. À mesure des redoublements de l'un et de l'autre, nous nous sommes retrouvés à deux puis tous les trois dans la même classe. Une seule et unique année, la plus belle. Ensemble, nous avons suspendu de vieilles godasses aux fils électriques de Maatallah, nous avons dessiné des drapeaux sahraouis et tagué sur le mur de notre école « Viva Polisario » et « Sahara libre », en oubliant le A du milieu, ce qui a fait rire beaucoup de monde (longtemps après, on nous a demandé si Sahra avait été libérée !). Lorsque nous avons caillassé notre première estafette de police, Otman avait treize ans, Sidi douze et moi onze, mais là, ça n'a pas

fait rire nos parents : nous nous sommes fait sacrément engueuler. Après, notre réputation était faite et la consigne a circulé du collège au lycée : séparer à tout prix le trio Otman, Sidi, Daha.

La porte est déjà fermée lorsque j'arrive en classe. Je toque et entre sans attendre. Je cherche du regard Maalouma, elle est au deuxième rang près de la fenêtre, le nez dans ses affaires. Assis à côté d'elle, comme toujours, petit Daddach me fait un grand sourire et un coucou de la main. Il n'y a plus de place au fond, je m'installe au premier rang et enclenche le compte-à-rebours : plus que cinq cours avant notre libération pour l'été. Je ressens un mélange d'excitation et d'appréhension, en pensant à la dernière heure de cette dernière journée : histoire-géographie avec le Sultan. De cette année morose, je retiendrai juste le plaisir d'être dans la même classe que Maalouma. Si seulement elle n'avait pas promis à N'Guya, la maman de petit Daddach, de rester toujours près de lui ! Et même si elle ne l'avait pas fait, aurais-je osé m'asseoir à côté d'elle ?

Petit Daddach a dix-huit ans, deux de plus que moi, mais il en paraît à peine douze. Des mômes de cinq ans sont plus dégourdis que lui. Il n'a rien à faire au lycée, il est incapable

de retenir quoi que ce soit, mais N'Guya s'est toujours battue pour qu'il soit scolarisé avec des enfants de son âge. Il est chétif et tout l'effraie. Il parle avec une voix aiguë. Il ne grandira plus, il a trop peur d'aller en prison. On le surnomme ainsi à cause de Daddach, le vrai, notre Mandela sahraoui qui a passé vingt-quatre ans en prison. Il est né prématurément le jour de la visite triomphale de Daddach à Laâyoune, juste après sa libération. Lorsque petit Daddach est sorti du ventre de sa mère, il était tout bleu. On a tenté de les transporter à l'hôpital, N'Guya et lui, à travers la foule, mais les policiers ont refusé de laisser passer le taxi. Il s'en est sorti, elle aussi, *hamdoulah*, mais depuis il a peur de la vie.

Dès que le Sultan entre en classe, je comprends qu'il nous mijote quelque chose. Il a un petit sourire qui n'annonce rien de bon pour nous et, en plus de son habituelle sacoche en cuir, il tient un rouleau de papier. Au lieu de s'asseoir, il pose ses affaires sur le bureau et commence par nous dire qu'il a apprécié notre compagnie et a trouvé notre classe très agréable. Forcément, nous sommes tellement minoritaires que nous ne pouvions pas réagir à ses remarques racistes et déclarations anti-sahraouies. À part Maalouma et moi, il y a Houria qui est d'une timidité extrême et

Tahar dont la famille, côté maternel, collabore avec le *Makhzen*, le pouvoir marocain. Tahar déteste le Sultan tout autant que nous, mais il ne prendra jamais le risque de déplaire à l'autorité. Maalouma, elle, est identifiée comme fille d'activistes et a déjà reçu deux avertissements. Au troisième, elle sera exclue. Quant à petit Daddach, il ne compte pas : il n'écoute rien et les professeurs ont pour consigne de ne pas l'interroger. L'année passée, le rapport de forces était davantage en notre faveur et nous pouvions contredire le Sultan, ce qui provoquait chaque fois un beau bazar. Dans chaque classe, il a son fan club de royalistes fanatiques qui applaudissent tout ce qui vient du *Makhzen* et vénèrent le roi comme un être divin. Il nous est arrivé de quitter la salle tous ensemble tandis que les royalistes entonnaient leur chant patriotique « le Roi est notre roi et le Sahara notre Sahara ».

Mais au lieu de partir dans un discours nationaliste, comme je le craignais, il nous propose de faire un jeu pour terminer en beauté. Il prend le rouleau posé sur le bureau et demande à Ibtissam, une de ses chouchoutes royalistes, de l'aider. Ensemble, ils déroulent une grande feuille qu'ils punaisent au mur. C'est une carte de l'Afrique où seules les frontières sont tracées. Puis le Sultan fixe à côté une feuille plus

petite, que nous reconnaissons immédiatement : le tableau de la phase finale de la CAN. Un brouhaha de conversations monte immédiatement, qu'il calme en répétant « s'il vous plaît, s'il vous plaît ». Il demande à Ibtissam si elle peut nous montrer sur la carte où se trouve l'Égypte, l'hôte de cette CAN. Sans hésitation, celle-ci désigne le pays en haut à droite de la carte. Il la félicite et lui demande contre quel pays l'Égypte va jouer en huitième de finale. Plusieurs voix crient « Afrique du Sud », que Ibtissam localise tout aussi aisément. Même moi qui suis nul en géographie, j'aurais pu le faire. Le Sultan écrit « Égypte » et « Afrique du Sud » dans leur frontières respectives, puis à tour de rôle, il envoie des élèves placer sur la carte le Nigeria, le Cameroun, le Mali, la Côte d'Ivoire, en remontant depuis le bas le tableau des matchs. Sans l'aide du téléphone, c'est impossible, mais il donne des indications, plus au nord, plus à l'ouest, ou des indices. Finalement, nous nous prenons au jeu. Lorsque je l'entends appeler « Daha ! », je suis sur mes gardes, mais il me fait un véritable cadeau en me demandant de placer l'Algérie. Nous avons tous de la famille dans les camps en Algérie, près de Tindouf. L'Algérie a toujours soutenu les Sahraouis contre le Maroc, c'est notre grand frère. Pour la Guinée, en revanche, il me

faut quatre tentatives avant de trouver, mais il me félicite tout de même. Et ça continue : Ghana-Tunisie, Madagascar-République démocratique du Congo, Sénégal-Ouganda. Pour une fois, son cours est intéressant.

Lorsqu'arrive le tour du match que tout le monde attend, Maroc-Bénin, toutes les mains marocaines sont levées. Le Sultan fait semblant d'hésiter puis, d'une voix anormalement douce, il demande :

– Salah, tu peux venir s'il te plaît ?

Petit Daddach, qui passe ses journées à rêvasser sans se préoccuper de ce qui se passe autour de lui, lève les yeux, étonné. Seule sa maman l'appelle Salah. Le Sultan lui sourit et l'invite à nouveau à participer au jeu. Maalouma intervient :

– Monsieur, il ne… mais le Sultan l'interrompt d'un geste de la main et répète :

– Allez viens, n'aie pas peur !

Petit Daddach regarde Maalouma, affolé. Le Sultan attend sans cesser de sourire. Le connaissant, nous ne quitterons pas cette salle tant que petit Daddach n'aura pas joué à son tour. Le silence est total. Finalement, Maalouma se lève, elle le prend par la main et l'accompagne au tableau. Le Sultan ne la renvoie pas à sa place, il se penche vers lui et lui demande :

– Est-ce que tu peux me montrer où se trouve le Maroc ?

Petit Daddach, tétanisé, garde la tête baissée. Le Sultan répète la question et face au silence de petit Daddach, il fronce les sourcils.

– Tu es marocain et tu ne sais pas où se trouve le Maroc ?

Il se tourne vers Maalouma et lui demande :

– Ton camarade est bien marocain, n'est-ce pas ?

Celle-ci ne desserre pas les lèvres, petit Daddach est au supplice. Le Sultan poursuit son petit jeu vicieux :

– Tu n'es pas marocain ? Ne me dis pas que tu es séparatiste ? C'est très grave ça ! Tu sais que le séparatisme est passible d'une peine de prison au Maroc ?

Dès qu'il entend le mot « prison », petit Daddach panique, il lâche la main de Maalouma, il se bouche les oreilles et ferme les yeux.

– Très très grave, poursuit le Sultan, l'air franchement contrarié. Je vais être obligé d'informer le proviseur et de faire un rapport à la police.

À ce moment-là, petit Daddach fait pipi dans son pantalon, on entend quelques rires et moi, je me sens horriblement mal à voir mes amis humiliés ainsi devant toute la classe, sans rien pouvoir faire. La sonnerie retentit,

un brouhaha se fait entendre dans le couloir. Ça y est, nous sommes en vacances, mais personne ne se lève. Nous attendons tous le dénouement. Le Sultan prend alors le feutre noir et, lentement, il repasse les frontières du Maroc, en incluant le Sahara occidental, bien évidemment. Lorsqu'il a terminé, il repose le feutre et déclare face à la classe :

– Voilà le Maroc.

Puis il pointe le pays à gauche du Nigeria et ajoute :

– Et voici le Bénin ! Sur ce, je vous souhaite un bon match et de bonnes vacances !